Maryvonne Cariou

PLUS QUE VIVANTES

RÉCIT



Æthalidès

©Æthalidès, 2026
ISBN : 978-2-491517-83-0
www.aethalides.com

À mes enfants
À mes petits-enfants
À ma famille

Oh, mes sœurs ! Quelle histoire…

À Christiane, Jean-Pierre et Jean-Paul

Femmes-carrefours

Elles sont nées sous le signe de l'épreuve. Elles ont tenu, résisté, transformé une donne de départ qui aurait pu les abattre définitivement.

Tombées plus d'une fois, elles se sont relevées toujours, retomberont sans doute encore.

Elles se découvrent une force de vie, une ardeur peu communes. Porteuses de ressources insoupçonnées, elles sont devenues femmes-carrefours, plus-que-vivantes, douées pour l'échange. Elles ont transmis leur goût pour la vie, en partagent la saveur.

C'est pour leur rendre hommage que ce livre a été écrit. Pour montrer la voie à celles qui en sont au plus noir de la traversée, cheminant seules dans le tunnel dont elles ne peuvent encore percevoir l'issue.

Je leur dis : ne perdez pas courage, un matin vous verrez le bleu du ciel se découper au bout du chemin sombre.

Tout ça, tu ne le diras pas. Tu ne dois pas, c'est mal. Tes père et mère honoreras. Je leur réponds : moi, peut-être, mais une autre fois.

La bien-pensance, le pardon comme un devoir, l'interdit du dévoilement. Recouvrons tout, n'en parlons plus.

Justement, parlons-en.

Contre langue de bois, langue bien pendue. Outrecuidance. Arme des mots. Tu honoreras, bla-bla-bla.

J'ai besoin de le dire, vous comprenez ? J'en ai encore besoin, vous comprenez ?

Bousculé, le vieil interdit. Il faut que les choses soient dites.

Je témoigne à charge pour coups et blessures occultes. Je fais ma déposition. Je ne dénonce pas, j'énonce, je relate platement les faits.

Peut-être n'en arriverai-je pas au pardon qui apaise, mais j'en aurai terminé avec le lancinant besoin de faire appel à témoins pour réclamer éternellement des comptes.

Je nettoie le terrain, je désencombre.

Pour une autre forme de paix.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se déridٍent soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Victor Hugo

Pas toujours, Victor…

1. LE BON PASTEUR

Le Bon Pasteur sauve les brebis égarées, enferme les adolescentes de quinze ans qui parlent aux garçons et montrent en catimini à leur sœur de treize la photo en noir et blanc d'un sexe de femme.

Ça ? Qu'est-ce que c'est ? Marie a vu ce fouillis noir et elle n'a rien reconnu du tout. Ça ne peut pas être ce que dit sa sœur, elle n'y croit pas. Elle ne veut pas.

Carole la dérange. Tout le temps, elle la dérange. Marie aurait voulu ne jamais entendre ce qu'elle vient de lui dire : ce que faisait le père le soir dans la salle à manger.

Il dort là depuis que la mère a acheté des lits jumeaux. Il a installé un verrou sur la porte et, tous les soirs, quand il s'enferme, on entend clac et reclac. Ça sonne théâtral dans le couloir et dans tout l'appartement.

N'empêche, quand le père croit s'être donné le droit à une intimité inviolable, l'aînée délurée monte sur l'échelle et observe par les deux carreaux vitrés qui surmontent la porte ce qu'elle ne devrait pas voir et qu'elle est justement venue voir.

Les histoires d'adultes l'intéressent passionnément.

Carole fouine partout. Elle a découvert le journal que Marie croyait bien caché sous une pile de vêtements dans le deuxième tiroir de la commode, son tiroir à elle.

Sa sœur lui annonce tranquillement qu'elle a fait lire au père le cahier auquel elle confie tous ses tourments, et qu'il a pleuré.

Il n'en a jamais parlé à Marie.

Son premier journal

Elle s'était donné un double, un miroir qui la reflétait pour être bien sûre d'exister. Dans son journal d'adolescente, Marie s'approchait d'elle-même, s'y retrouvait au milieu du chaos du présent, à défaut d'être écoutée par quiconque.

Elle s'enveloppait dans ses mots. Son cahier la contenait tout entière. Elle y mettait à l'abri ses jours déconcertés suspendus au-dessus du vide, en faisait le témoin de sa traversée de funambule.

Elle y sécrétait une matière familière et inconnue qui venait d'elle et retournait vers elle.

Dans une sorte de mise au monde seconde, Marie se donnait vie. Son cahier, c'était elle et compagnie. Quelqu'un.

Pas le choix

Quand Carole comprend pourquoi ils sont venus en famille visiter ce lieu, elle pousse des hurlements à vous déchirer les oreilles. Elle ne veut pas rester au Bon Pasteur. Jamais de la vie. Ils ne peuvent pas l'obliger, elle veut rentrer à la maison.

Jamais elle n'acceptera de se laisser enfermer là. Sauf, finit-elle par ajouter, si sa sœur reste avec elle.

Marie a dit oui, parce qu'elle n'avait pas le choix. Elle se sent coupable d'avoir dénoncé sa sœur.

Qu'est-ce qui lui a pris d'aller dire à leur mère que Carole parlait avec les garçons ? Peut-être à cause de cette fièvre qu'elle a de découvrir le monde du sexe et de vouloir l'y entraîner malgré elle avec ses confidences choquantes.

Tout ça l'effrayait, il fallait que cela s'arrête.

Marie regrette d'avoir déclenché le cataclysme. Le père avait frappé comme un fou. On entendait cogner les coups de poing et les mots hachés qu'il répétait, hors de lui :

— Tu veux devenir une putain ? Hein ? Tu veux devenir une putain ?

Et aussi, entre les dents, avec rage : *J'te-mat'rai-tu-plieras*.

Elle se soumet

Qu'est-ce qu'elle fait dans cet endroit où l'on enferme les jeunes filles pas sages ? Elle sait bien que tout cela n'a aucun sens.

Jour après jour, elle se plie au règlement implacable qui impose d'obéir sans réfléchir. Elle se soumet, Marie. Muette, tête baissée, elle se soumet.

Mais il a suffi d'un ordre de trop pour que tout explose. Cette fois, elle a refusé d'obtempérer. Une sauvagerie inouïe s'est emparée d'elle. Sans aucune transition, la gentille jeune fille est devenue enragée.

Toutes les années d'écrasement balayées par une lame de fond.

Elle éprouve une jouissance énorme à piétiner le règlement. Tout son corps hurle une rage folle. Elle ne craint plus rien ni personne. Elle vit ! Ivre de sa puissance toute neuve, elle les provoque, elle crâne du haut de ses barricades d'insurgée. Elle s'est donné le pouvoir sans limites de semer le désordre.

Chaque semaine, on leur demandait de s'attribuer elles-mêmes une note de conduite, travail, esprit d'équipe etc. Et puis quoi encore ? Cette fois, elle s'est mis un zéro partout, et les règles du jeu ont volé en éclats.

À la messe, quand la sonnaille secouée par l'enfant de chœur a tinté pour donner l'ordre de se mettre debout, ses jambes ont dit non.

— Comment, mon enfant, vous ne vous levez pas au moment où Notre-Seigneur est le plus près de nous ?

Non, ma sœur qui n'avez jamais été ma sœur, non, ma mère qui n'êtes ma mère ni d'Ève ni d'Adam, et tous vos saints du paradis, je ne me lèverai pas.

Elle est fâchée avec Dieu.

Avec la soudaineté et l'évidence d'une apparition lumineuse, Marie avait *vu*, stupéfaite de réaliser à quel point elle avait pu inexister pendant toutes ces années, absente et muette.

C'est fini, tout à coup elle existe, rebelle jusqu'à la fin des temps.

Miséricorde, la mère supérieure a prié la famille de venir récupérer Carole et Marie au milieu du premier trimestre.

Juive

Depuis que le courage lui est venu d'affronter sa mère, Marie ne cesse de la provoquer. Elle lui prépare tranquillement une banderille bien ciblée.

Au fil du temps, la mère a pris soin de lui expliquer comment on reconnaît un Juif, énumérant avec insistance les signes physiques distinctifs.

Parfois, comme une vigie de bonne race, elle dénonce un passant en baissant à peine la voix :

— Celui-là, c'est un Juif.

Mais Marie est passée discrètement dans l'autre camp et prépare patiemment sa revanche.

Le moment est venu. Elle ressent une vive jubilation en lançant à brûle-pourpoint :

— Maman, j'ai l'impression d'être juive.

La mère sursaute et à la seconde, outrée, réplique d'un ton véhément :

— Mais ! Tu ne l'es pas !

Touchée ! Marie en rajoute, enfonce le clou, sadique un peu.

— Mais si, tu sais bien. JUIVE ! Je veux dire que je me sens, comme tu dis toujours, d'une race indigne de vivre.

Alors il se passe une chose extraordinaire. Jamais Marie n'avait vu sa mère l'observer ainsi, elle, vraiment. D'habitude c'est derrière elle qu'on porte les yeux, comme si elle n'avait pas de corps, comme si derrière elle se trouvait la chose qui mérite qu'on s'y intéresse.

Regards méprisants ou absents. On lui faisait sentir avec insistance qu'elle était inférieure, insuffisante. À gommer comme une erreur.

Juive, oui, c'est ainsi qu'elle se sentait.

La mère considère Marie longuement, en silence. On dirait qu'elle ne l'a jamais vue avant.

Je crois qu'on peut discrètement
intimer l'ordre à ses enfants
d'exister le moins possible
et leur coller l'étoile jaune dans le dos.

De mère aryenne je suis la Juive.

2. ORSAY, SEINE-ET-OISE

Gare d'Orsay-Le Guichet (Seine-et-Oise). Rue de terre battue, maison ordinaire, famille ordinaire.

Lilas, glycine, nids d'oiseaux. Et derrière, un jardin. Fraises récoltées par saladiers, nappe d'abeilles affairées sur les Reines-Claudes tombées.

C'est là. Famille nombreuse et petites vies effacées. Rien à signaler.

Frêle vie

Il y avait eu un premier mot poison, et puis d'autres, encore et encore. Très tôt, trop tôt, avant même l'âge de la parole.

À l'âge du regard qui sait déjà. Qui vit l'absence de regard.

Et chaque mot, tandis que lentement elle grandissait, continuait à creuser profond la béance en elle.

Pas bouger

Elle a trois ou quatre ans. On l'a laissée seule, debout sous un ciel vide. L'espace autour d'elle est immense et silencieux.

Personne pour s'apercevoir qu'elle est là.

Alors pas bouger. Ne pas faire un pas, trop de danger. Rester à attendre on ne sait quoi, un geste, un mot qui vous donnent vie.

La morsure

Les hurlements de la mère ont soudain explosé dans l'air. Se rapprochent. Sauve-qui-peut affolé, les cinq enfants courent s'amasser en grappe terrifiée dans un coin de la pièce voisine.

Ne pas se retrouver devant. Pas devant, pas devant ! Se frayer de toutes ses forces une place derrière les autres comme boucliers.

Marie n'a pas su se faire un rempart de leurs corps à l'abri du nombre. La furie hurlante s'empare de sa main et mord jusqu'au sang la chair de sa chair.

Les aigus exacerbés logés dans le crâne de l'enfant, oreilles saccagées pour une vie entière.

Ils se sont lentement dispersés sans un mot quand la mère est allée hurler ailleurs. Ils avaient dû faire quelque bêtise, une de trop.

La langue perdue

Les grandes personnes bavardaient tout au long des après-midis, sirotant leur énième café sur un coin de table dans la cuisine. Ils avaient tout leur temps.

Frères et sœurs de la mère en visite à Orsay partageaient cette langue d'autrefois que leurs enfants n'avaient jamais apprise, langue maternelle devenue pour eux langue étrangère.

Mais de temps à autre un mot venait à leur manquer et Marie aux aguets l'entendait prononcer en français. D'indice en indice, elle finissait par découvrir de quoi les adultes parlaient à mi-voix, sur un ton de conspirateurs, dans cette langue des secrets.

Se doutaient-ils d'être à ce point épiés par l'enfant avide de percer le mystère dont on la tenait éloignée ?

Sens caché. Sonorités familières que Marie porterait en elle toute sa vie comme un trésor, musique intime longuement côtoyée.

Jean-Pierre-Paul

Jean-Paul, Jean-Pierre.

Deux garçons, prénoms miroirs. Juste un trait d'union. Garçon mort, garçon vivant.

Exposée comme un trophée sur la cheminée, la photo du bébé sans vie dans son berceau, yeux voilés grands ouverts. Marie y revient tout le temps. Elle stationne devant, s'imprègne de ce regard éteint qui la fascine. On la félicite :

— C'est bien de ne pas oublier ton petit frère.

L'oublier, l'éternel nourrisson, fantôme de frère aîné ? Présent, en allé, omniprésent.

